

## HOMÉLIE 25

«Mangez de tout ce qui se vend, sans vous informer de rien, par scrupule de conscience.»

1. Paul avait dit qu'il était impossible de boire à la fois le calice du Seigneur et celui du démon; il avait tout ensemble éloigné les fidèles des tables des païens, des exemples judaïques, des raisonnements humains, des mystères horribles qui souillaient le culte des idoles; il les avait ainsi frappés de terreur. De peur donc qu'ils n'aillent d'une extrémité à l'autre, et que, poussés par un excès de scrupule, ils ne se laissent entraîner à des craintes exagérées, supposant qu'à leur insu on pourra leur porter du marché ou d'ailleurs des viandes prohibées, l'Apôtre les rassure et leur dit : «Mangez tout ce qui se vend, sans vous informer de rien.» Vous ne péchez pas, si vous agissez par ignorance, et vous ne serez pas punis, votre action devant être imputée à votre ignorance, et non à votre volonté. En même temps qu'il les tranquillise à ce sujet, il les rassure sur un autre point et ramène le calme dans leurs esprits. Il leur défend de rechercher, de s'enquérir si ce qu'ils mangent a été offert aux idoles; tout ce qu'on apporte du marché, ils peuvent le manger, sans autre information : ainsi sont excusés ceux qui auraient mangé sans le savoir des viandes défendues. Les choses qui ne sont pas mauvaises par nature prennent toute leur malice dans l'intention de celui qui les emploie. Voilà pourquoi Paul dit : «Sans vous informer de rien;» «car la terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur,» et non pas aux démons. Puis donc que ni la terre, ni les forêts, ni les animaux ne sont immondes, puisqu'ils ne le deviennent que par l'intention et la désobéissance de celui qui s'en sert, non seulement il permet aux fidèles d'en user, mais encore, «si un infidèle, dit-il, vous invite à manger chez lui et que vous vouliez y aller, mangez de tout ce que l'on vous servira, et ne vous informez de rien par scrupule.»

Admirez cette sage réserve : il n'ordonne pas aux fidèles de s'éloigner de la table des païens, il ne le leur défend pas non plus; il met ceux qui s'en éloignent à l'abri de toute suspicion. Dans quel but ? Pour que cette délicatesse ne parût pas venir de la crainte ou de la terreur. On peut attribuer à la peur une inquisition minutieuse; mais l'abstention, quand elle est éclairée, ne paraît avoir sa raison d'être que dans le mépris et la haine des pratiques dont elle nous affranchit. C'est pour confirmer l'une et l'autre chose que l'Apôtre dit : «Mangez de tout ce qu'on vous sert. Si quelqu'un vous dit : Ceci a été immolé aux idoles, n'en mangez point à cause de celui qui vous avertit.» Sa défense ne s'appuie pas sur la nature des mets en question, il n'en voit que la souillure. Il ne prescrit pas de s'en éloigner parce qu'ils peuvent être nuisibles, vu qu'ils n'ont aucune efficacité; mais aussi, à cause de cette indifférence, ce n'est pas à dire qu'on doit indifféremment les accepter, puisqu'ils figurent sur la table des ennemis et des impurs. «n'en mangez pas, dit-il, à cause de celui qui vous avertit, et à cause de votre conscience. – La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur.» Qu'il ordonne ou qu'il défende, il s'appuie toujours sur les mêmes raisons. Je ne vous défends pas de manger de ces viandes, parce qu'elles ne sont pas de Dieu, la terre étant au Seigneur, mais, comme je le disais, à cause de la conscience, afin que vous ne vous nuisiez pas. Est-il donc nécessaire de se livrer à de longues recherches ? Non certes; je n'ai pas dit à cause de votre conscience, c'est à cause de celle de votre frère. Il dit une première fois : «A cause de celui qui vous a donné cet avis,» il ajoute ensuite : «Je ne parle pas de votre conscience, mais de celle d'autrui.»

On dira peut-être : Vous vous préoccupez de vos frères, et c'est bien; vous nous défendez de manger à cause d'eux, de peur qu'ils ne touchent eux-mêmes, faibles comme ils sont, aux viandes immolées; mais les Gentils, pourquoi vous en occuper ? Ne disiez-vous pas : «Pourquoi voudrais-je juger ceux qui sont hors de l'Eglise ?» (1 Cor 5,12) D'où vient donc que vous vous occupez d'eux à présent ? – Ce n'est pas eux surtout que j'ai en vue, c'est vous-mêmes; car «pourquoi ferais-je dépendre ma liberté de la conscience d'autrui ?» Etre libre, c'est avoir le droit d'agir sans surveillance et sans contrainte; cette liberté est affranchie de la servitude de Juif. En d'autres termes : Dieu m'a créé libre et m'a élevé au-dessus de toute corruption. Le Gentil ne sait ni juger de ma sagesse, ni voir la libéralité de mon Seigneur; il me condamnera donc et dira en lui-même : Les dogmes chrétiens sont des fables; ceux qui y croient s'éloignent des idoles et fuient les démons; ils mangent toutefois ce qui est immolé, ils font leur Dieu de leur ventre. – Mais, direz-vous, s'il juge mal, que nous arrivera-t-il de malheureux ? Il vaudrait mieux ne pas lui fournir l'occasion de juger. Abstenez-vous, et vous l'empêcherez de parler de la sorte. – Et comment ne parlera-t-il plus ? Si je ne m'enquiers de

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

rien, ni sur les choses que j'achète, ni sur celles qui me sont servies, cessera-t-il de tenir le même langage ne me condamnera-t-il pas comme un indifférent qui prend indistinctement sa part de toute chose ? – Erreur; car vous les prenez pour des aliments purs et non pour des offrandes immolées aux idoles; ne demandant rien, vous êtes censé ne pas redouter ce que l'on vous sert. C'est pourquoi, ou chez les Gentils, ou au marché, ne vous perdez pas en informations minutieuses; vous ne serez alors ni arrêté, ni troublé, ni ému et vous échapperez à mille soucis inutiles. «Si je prends avec actions de grâces, pourquoi blasphémer pour une chose dont je rends grâces à Dieu ?» Qu'avez-vous reçu ? Les dons de Dieu; sa bonté a élevé mon âme au-dessus de toute souillure et de toute profanation. Qu'important au soleil les immondices qu'il éclaire ? Ses rayons reviennent à lui toujours purs. Il en est de même de nos âmes; nous pouvons les conserver pures au milieu du monde; si nous le voulons, les difficultés ne servent qu'à développer leur énergie.

2. Pourquoi donc vous abstenir ? – Loin de moi de craindre une souillure; j'agis ainsi à cause de mon frère, pour ne pas devenir le complice des démons, et de plus, afin de n'être pas jugé par l'infidèle. Alors ce n'est plus à l'objet extérieur, mais à ma désobéissance, à mon attachement aux démons que ma faute doit être attribuée, et c'est le libre arbitre qui opère tout le mal. – Mais ces paroles: «Pourquoi blasphémer pour une chose dont je rends grâces à Dieu ?» que signifient-elles ? – Je remercie Dieu qui m'a élevé au-dessus de l'humble condition des Juifs, au point de me faire résister à toutes les attaques. Les païens, ne connaissant pas ma sagesse, l'attribueront à de faux motifs et diront : Les chrétiens convoitent nos usages; les hypocrites ! ils sont remplis de colère contre les démons qu'ils insultent, et voilà qu'ils accourent à leurs tables. Où trouver une plus ridicule conduite ? Ce n'est pas la passion de la vérité qui les pousse, mais l'ambition et l'envie de dominer. – Je serais donc bien coupable et bien insensé si, après tous les bienfaits qu'ils m'ont rendus et qui excitent ma reconnaissance, j'allais être pour eux un sujet de blasphème. Le Gentil fera le même raisonnement, m'objecterez-vous encore, s'il ne me voit pas m'enquérir avec soin de la nourriture. – Non; car on ne trouve pas tellement de ces choses offertes aux idoles, que vous soyez tenu d'être toujours en éveil, et, si vous les mangez, ce n'est pas parce qu'elles ont été immolées. Donc, pas de recherches superflues. Quelqu'un vous dit : Ces viandes ont été immolées aux idoles, n'y touchez pas. Si le Christ vous a donné sa grâce, s'il vous a fait grand, s'il n'a pas voulu que cette souillure pût vous atteindre, ce n'est pas pour que vous comprissiez mal et que ce qui a été pour vous un sujet d'actions de grâces devint pour les autres un sujet de blasphème. – Mais pourquoi ne pas dire aussi au Gentil : Je mange et je ne suis pas souillé; car je ne le fais pas comme ami du démon ? – Parce qu'il n'est pas possible de le convaincre, malgré toutes les instances; il est faible et il est en lutte avec nous. Vous n'avez pas persuadé votre frère, combien moins vous persuaderez le Gentil et l'ennemi. Si le premier prend encore sa part des viandes immolées, combien plus l'infidèle ! – Mais qu'avons-nous besoin de tant de difficultés ! Faudra-t-il nous empêcher de connaître le Christ et de lui rendre grâces parce qu'ils le blasphèment ? – Non certes : il n'y a pas de parité entre les deux cas; nous avons dans le second un grand avantage à supporter le blasphème; dans le premier on n'en saurait voir aucun.

Voilà pourquoi l'Apôtre disait : «Nous n'avons plus de mérite si nous mangeons, nous n'en avons pas moins si nous ne mangeons pas.» (1 Cor 8,8) Donc, s'il faut s'abstenir quelquefois, ce n'est pas à cause de la nourriture, mais pour d'autres raisons qu'il a indiquées. «Soit donc que vous mangiez ou que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.» De l'objet particulier qu'il traite, Paul s'élève à une considération générale, et, nous traçant magnifiquement notre conduite, il nous exhorte à glorifier le Seigneur en toute chose. «Ne donnez point occasion de scandale, ni aux Juifs, ni aux Gentils, ni à l'Eglise de Dieu.» Que nul n'ait prise sur vos actions. Si vous scandalisez votre frère, vous serez haï et condamné du Juif, et le Gentil rira de vous comme d'un vorace et d'un hypocrite. Non seulement il faut ne pas scandaliser ses frères, mais encore, autant que possible, les étrangers. Si nous sommes une lumière, un levain, des flambeaux, un sel incorruptible, nous devons éclairer nos frères et non les plonger dans les ténèbres; les unir et non les séparer; attirer à nous les infidèles, au lieu de les éloigner. Pourquoi donc poursuivre ceux que nous devrions nous attacher ? Les Gentils sont scandalisés en nous voyant retourner à des rites pareils; ils ne connaissent pas notre esprit, ils ne savent pas que notre âme ne saurait être atteinte par aucune souillure sensible. Les Juifs et nos frères les plus faibles partagent aussi leur étonnement. Voilà bien des causes alléguées par l'Apôtre, qui doivent nous faire abstenir de tout ce qui a été immolé aux idoles ! Nous nous en abstiendrons parce qu'il est inutile d'y participer, à cause de l'intérêt de nos frères compromis, des blasphèmes des Juifs, de la

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

malédiction des Gentils, et aussi pour ne pas communiquer avec les démons, ce qui constitue une véritable idolâtrie. En disant : «Ne fournissez pas de sujet de scandale,» il avait rendu les fidèles responsables des torts des Gentils et des Juifs; c'était une parole dure et sévère; aussi, afin de la faire plus facilement accepter, il se met en scène : «Comme je m'efforce moi-même de plaire à tous en toute chose, ne cherchant point ce qui m'est avantageux en particulier, mais ce qui est utile au salut des autres.» – «Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ.»

3. La règle du parfait christianisme, la définition exacte, l'entier accomplissement de cette loi, consistent à rechercher le bien général. Paul le déclare; puis il ajoute : «Comme je suis moi-même l'imitateur du Christ.» Le meilleur moyen d'imiter le Christ, c'est bien de s'occuper de son frère. Vous auriez beau jeûner, coucher sur la dure, vous donner la mort enfin, si vous négligez votre prochain, vous n'avez rien fait et vous êtes loin de votre modèle. D'ailleurs, s'abstenir de viandes consacrées aux idoles est une chose profitable de soi. Pour ma part, j'ai souvent fait bien des choses inutiles de leur nature, comme lorsque j'ai circoncis ou lorsque j'ai sacrifié. Examinées, en elles-mêmes, elles perdent ceux qui les accomplissent et les empêchent de se sauver. Malgré tout, je n'ai pas reculé, à cause du bien qui pouvait résulter de ma conduite. Dans le cas présent, la position n'est pas la même. Là il n'y a que l'utilité et l'avantage du prochain qui puisse rendre ma conduite excusable. Ici je dois m'abstenir, encore même qu'en faisant le contraire je ne scandalise personne. Non seulement les choses nuisibles ne m'ont pas arrêté, mais j'ai encore enduré de véritables souffrances. Ainsi, «j'ai dépouillé d'autres Eglises, pour avoir ce dont j'avais besoin dans mon ministère,» (II Cor 11,8) et le moment venu de prendre ma nourriture et de me reposer, j'ai dédaigné le repos et préféré mourir de faim que de scandaliser mon frère. «Je m'efforce de plaire à tous en toute chose.» Quelle que soit la chose que je doive faire, braver la loi, souffrir, m'exposer au danger, j'ai toujours en vue le bien du prochain. Le premier de tous par l'excellence de sa vie, Paul descendait par humilité plus bas que personne. Rien n'est beau que ce qui se tourne à l'avantage d'autrui, et la preuve en est dans ce dépositaire fidèle, mais craintif, qui fut blâmé de n'avoir pas fait valoir son talent.

Donc, mon frère, jeûnez tant que vous voudrez, nourrissez-vous de cendre, jetez-vous à terre, poussez d'abondants sanglots; si vous n'êtes pas utiles au prochain, vos actions n'ont pas de grandeur. Ce caractère de dévouement au bien des autres est le cachet de tous ces hommes éminents et célèbres dont nous vénérons la mémoire. Parcourez leur vie, et vous admirerez, en même temps qu'un désintéressement personnel admirable, une sollicitude extraordinaire pour le prochain, qui imprime à leurs actions une gloire particulière. Moïse a fait beaucoup de miracles, opéré de nombreux prodiges; mais rien ne l'honore davantage que cette prière qu'il fit au Seigneur : «Si vous leur remettez cette faute, pardonnez; sinon, effacez-moi maintenant de votre livre.» (Ex 32,32) David sentait de même et parlait de cette manière : «C'est moi, leur pasteur, qui ai péché et qui ai fait le mal. Ceux-ci ne sont que les brebis; qu'ont-ils fait ? Que votre main se tourne contre moi et contre la maison de mon père» (II Roi 24,17) Abraham ne cherchait pas non plus son avantage, mais l'utilité des autres. Il s'exposait facilement au danger et priait Dieu pour ceux qui lui étaient étrangers. Or, dans cette générosité, ces hommes ont trouvé toute leur gloire, tandis qu'à côté les égoïstes étaient malheureux et maudits. Le neveu d'Abraham, sur cette proposition qui lui fut faite : «Si vous allez à droite, j'irai à gauche,» (Gen 13,9) choisit ce qu'il crut lui être le plus avantageux. Mais il se trompa, et, tandis que le pays de son choix était dévoré par le feu du ciel, la contrée qu'Abraham habitait était heureuse et tranquille. Jonas, pour avoir recherché son avantage plutôt que celui des autres, faillit payer son entreprise de sa vie. La ville était tranquille; mais il était battu par les flots et finalement submergé. C'est en se préoccupant, au contraire, des autres qu'il trouva son propre bien. Jacob s'enrichit en gardant les troupeaux pour les autres. Joseph dut sa fortune à sa sollicitude pour les intérêts de ses frères. Quand son père l'envoya vers eux, il ne répondit pas : Que faites-vous donc ? Ne savez-vous pas tout ce qu'ils m'ont fait au sujet de mes songes ? Ne me reprochent-ils pas mes visions et mes prophéties ? Ils sont jaloux de l'amour que vous me témoignez, et, s'ils m'ont en leur pouvoir, que ne feront-ils pas ? Il ne raisonna pas de la sorte : l'intérêt de ses frères, voilà tout son souci. Et vous savez à quelle haute fortune il arriva après beaucoup de vicissitudes, qui furent le principal sujet de sa gloire. Et Moïse, car vous ne trouverez pas mauvais que j'évoque une seconde fois son souvenir devant vous, n'oublia-t-il pas aussi ses propres intérêts pour songer à ceux des autres ? Il vivait à la cour de Pharaon; mais, estimant l'opprobre de son peuple plus que tous les trésors de l'Egypte, il quitta tout pour partager les tribulations des Hébreux. Vous savez ce

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

qui advint : loin d'être lui-même asservi, il délivra ses frères de l'esclavage. Voilà quelque chose de grand et des actions dignes des anges.

4. Paul s'élève néanmoins à de bien plus grandes hauteurs. Tous les autres, faisant le sacrifice de leurs propres intérêts, ont préféré participer aux maux du prochain : Paul a fait beaucoup plus encore. Il n'a pas voulu d'une telle participation; il a voulu vivre lui-même dans la dernière misère, pour procurer le bonheur d'autrui. Or, mépriser les délices quand on est dans les délices et sentir la compassion, ce n'est pas la même chose que d'être seul dans l'affliction pour que les autres soient dans le calme et l'honneur. Quoiqu'il y ait de la grandeur d'âme à changer la prospérité pour l'adversité dans l'intérêt du prochain, on trouve cependant une certaine consolation à voir qu'on a des compagnons d'infortune; mais consentir à vivre seul dans les tribulations afin que les autres vivent dans la joie, c'est d'une âme beaucoup plus généreuse, c'est de l'âme de Paul. Cette supériorité n'est pas la seule; le grand apôtre dépasse tous les personnages mentionnés d'une manière plus sublime encore. Abraham et les autres n'affrontèrent que les périls de la vie présente, ils ne songèrent qu'à subir une fois la mort : Paul demandait à être privé de la gloire future, si c'était nécessaire au salut du prochain. Je puis signaler un troisième genre de supériorité. Qu'est-ce à dire ? Quelques-uns de ces saints, sans rester indifférents à ceux qui leur avaient dressé des embûches, prenaient surtout soin de ceux qui leur étaient confiés, ce qui n'est pas autre chose que s'occuper d'un fils dégénéré et coupable, d'un fils néanmoins : Paul consentait à devenir anathème pour ceux dont il n'avait pas la responsabilité, puisque c'était aux Gentils qu'il était envoyé. Quelle sublimité de cœur et d'intelligence, s'élevant au-dessus du ciel même !

Imitez Paul; et, si cela ne vous est pas possible, imitez ceux qui brillèrent dans l'Ancien Testament. Vous trouverez ainsi votre avantage en cherchant celui du prochain. Si vous êtes indifférent au bien de votre frère, songez que vous ne pouvez vous sauver vous-même qu'à la condition de travailler à son salut, et dans votre intérêt vous aurez soin des siens. C'est assez de ce que nous venons de dire pour nous persuader qu'il n'est pas d'autre voie qui nous soit ouverte. Voulez-vous cependant que je vous l'enseigne par des exemples communs ? Supposez que le feu se déclare dans une maison; si les voisins, ne s'occupant que d'eux-mêmes, au lieu de se disposer à conjurer le péril, se renferment chez eux, de peur qu'on ne vienne leur dérober quelque chose, quel ne sera pas leur châtement ? L'incendie, gagnant de proche en proche, dévorera tout ce qu'ils ont; ils perdront leur propre bien pour n'avoir pas voulu concourir à sauvegarder celui des autres. Pour unir étroitement tous les hommes entre eux, Dieu a mis de si nécessaires relations dans les choses, qu'en se rendant utile au prochain on se rend toujours utile à soi-même: ainsi se maintient l'unité du monde. Dans un vaisseau, quand sévit la tempête, si le pilote repousse le concours de tous et se réduit à sa seule action, il perdra les autres et lui-même. Que chacun des arts exercés dans la société se renferme exclusivement dans sa sphère, la vie humaine ne saurait subsister, pas même l'art qui s'isole de la sorte. L'agriculteur ne se borne pas à semer la quantité de froment qui pourra lui suffire; depuis longtemps il aurait causé sa mort avec celle des autres : il se préoccupe des besoins communs. Le soldat ne brave pas le danger dans la bataille pour se défendre lui seul : il envisage la sécurité de sa patrie. Le trafiquant ne prend pas de marchandises que ce qu'il en faut pour lui : il pourvoit aux besoins du grand nombre.

Quelqu'un dira : Ce n'est pas dans mon intérêt que cet homme travaille, c'est dans le sien; car il se propose d'acquérir ainsi fortune, gloire et tranquillité; il cherche son avantage en procurant le mien. – Je ne dis pas autre chose, et j'attendais cet aveu; mon discours avait pour but de vous montrer que les œuvres de zèle sont surtout utiles à qui les accomplit. Comme sans cela les hommes n'auraient pas voulu s'intéresser au bien de leurs semblables, Dieu les a mis dans cette nécessité; il a tellement uni les choses qu'on ne saurait arriver à son propre bonheur sans concourir à celui des autres. C'est là toutefois un mobile humain; il ne faut donc pas s'en inspirer pour le bien à faire, mais plutôt se conformer au bon plaisir de Dieu. Sans cette dernière condition, impossible de se sauver; pratiqueriez-vous la plus haute philosophie, mépriserez-vous les choses périssables, vous n'aurez aucun droit auprès de Dieu. Quelle en est la preuve ? Les paroles mêmes du bienheureux Paul : «Distribuerais-je tout ce que je possède pour alimenter les indigents, livrerais-je mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me servirait de rien.» (1 Cor 13,3) Voyez combien Paul exige de nous; et cependant celui qui nourrit les pauvres s'occupe assurément du prochain, et non de lui-même. Cela seul ne suffit pas, nous dit l'Apôtre; il veut de plus qu'on donne de grand cœur, avec une sympathie profonde; car ce divin précepte a pour but d'unir les âmes par la charité. Telle étant la mesure qui nous est prescrite, quelle indulgence méritons-nous alors que nous faisons si peu ? – Et comment, me demandera-t-on, Dieu disait-il à Loth par les anges : «Sauve-toi,

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

sauve ton âme ?» (Ge 19,22) – A quelle occasion et pourquoi ce langage ? Quand le châtime<sup>n</sup>t allait éclater, quand il ne s'agissait plus de correction, quand la sentence était déjà prononcée et la maladie sans remède : vieillards et jeunes gens étaient tombés dans les mêmes amours infâmes, ils devaient tous être la proie du feu, il ne restait plus qu'à lancer la foudre. Il ne s'agit pas là de vice ou de vertu; cette parole ne regarde que le fléau céleste. Qu'eût-il donc fallu faire, selon vous ? Demeurer et recevoir le supplice, se laisser brûler sans utilité pour personne ? C'eût été le comble de la folie.

Je n'ai jamais prétendu dire qu'il faille vainement et sans but attendre la catastrophe, en dehors du bon plaisir de Dieu. C'est quand l'homme vit dans le désordre que vous devez tout braver et vous exposer vous-même pour le ramener au bien. Voilà ce que j'ordonne. Agissez ainsi dans l'intérêt du prochain, si vous le voulez, ou du moins dans le vôtre. Cela, certes, vaudrait mieux; mais ceci est encore un bien, supposé que vous n'atteigniez pas à cette vertu sublime. Que nul ne cherche son avantage personnel, s'il veut l'obtenir. Songeant donc que ni le sacrifice de notre fortune, ni le martyre, ni rien autre ne peut nous protéger, si nous n'avons pas la charité, qui couronne tout le reste, embrassons-la par-dessus tout, afin qu'elle nous procure, avec les biens présents, ceux de la vie future. Puisse<sup>n</sup>s-nous tous y parvenir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.